

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 30

Artikel: Diamant : chien du mont Saint-Bernard
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198272>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et de l'Egout; le clos Saint-Victor, qui était compris entre les rues du Faubourg-Saint-Victor et la rue Neuve-Saint-Etienne-des-Boulangers.

Il y avait aussi les clos de Saint-Médard, de Saint-Marcel, et le clos des Vignes qui rivalisaient avec ceux dont nous venons de parler.

Qui se douterait aujourd'hui que l'emplacement actuel du Luxembourg était occupé jadis par une vigne qui produisait un petit vin exquis et dont nos aïeux se régalaient ? C'était le clos Saint-Sulpin dont la moindre bouteille, si elle était trouvable, vaudrait maintenant un prix exorbitant. Et le clos Vigneray, qui en occupait également une autre partie, empiétait en même temps sur l'enclos des Chartreux dont le cru n'était pas moins apprécié.

L'espace compris entre la rue Saint-Denis et le Palais-Royal était occupé par le clos des Champeaux sur l'emplacement duquel s'élevait aujourd'hui les Halles; l'église Saint-Eustache, les rues Croix-des-Petits-Champs et Neuve-des-Petits-Champs.

Entre Paris et Montmartre, s'étendant depuis le pont Pétrin (pont Perrin, rue Saint-Antoine) jusqu'au village de Chaillot, se trouvait un immense marais, appelé le Grand-Marais, qui avait été concédé en 1154 par les Chanoines de Sainte-Opportune à divers particuliers. Ceux-ci, après l'avoir desséché, en avaient fait une exploitation de viticulture qui n'avait pas tardé à prospérer.

Les évêques de Paris possédaient, au-delà du Grand-Marais, une ferme connue sous le nom de la Ville-l'Evêque, où se cultivait une vigne que ne pouvait goûter le commun des mortels. L'histoire raconte que plus d'un prélat austère oublia sa conscience au fond du gobelet ayant contenu ce nectar divin.

30 degrés.

Chacun cherche, sinon à échapper, tout au moins à supporter aussi bien que possible les chaleurs excessives que nous subissons. On ne rencontre partout que des gens qui s'épongent; on n'entend partout que cette exclamation : « Ah ! quelle chaleur ! c'est vraiment insupportable !... »

Et quelles nuits ! impossible de dormir ! Le lit devient une vraie étuve; on tourne de temps en temps le traversin qui brûle, on rejette toute couverture, en attendant que Morphée nous prenne en pitié, mais le plus souvent, il ne daigne nous rendre visite que lorsque le soleil pointe déjà à l'horizon.

Puis, on se lève enfiévré, pour passer une journée de transpiration et d'abattement : voilà les plaisirs des canicules.

Les employés de bureaux, à leur pupitre, consultent leur montre, poussent de profonds soupirs, s'endorment sur leur sous-main, se réveillent en sursaut à l'arrivée du patron, et se soulèvent de temps en temps pour laisser passer un peu d'air frais entre une partie de leur personne et le rond de cuir.

Les Parisiens sont obligés d'abandonner leurs salons pour le jardin ou le parc. C'est au point que ceux qui ne possèdent pas de jardins en louent un comme on loue une salle pour recevoir, quand ils veulent offrir à leurs amis une fête en plein air.

« En général, les *garden-parties* ont lieu de jour, nous dit Mme Jeanne de Bargny, mais il arrive quelquefois qu'on les prolonge, par un bal champêtre suivi d'un souper en plein air.

» C'est en pareil cas que l'électricité, quand on l'a à proximité, rend d'inappréciables services. Grâce aux verres teintés, aux fleurs en papier chiffonné dont on recouvre les globes lumineux, on arrive à produire des effets ravissants... »

Diamant.

Chien du mont Saint-Bernard.

L'hospice du mont Saint-Bernard s'élève au bord d'un lac situé à sept mille trois cents pieds. Des pics gigantesques et des glaciers entourent cet édifice. Les religieux qui l'habitent ont associé à leur pénible vigilance, dans la garde de ces monta-

gnes, un certain nombre de chiens doués d'un instinct merveilleux. Ces animaux sont dressés à errer dans les lieux les moins accessibles pour y découvrir les traces des voyageurs égarés. Si l'homme est vivant, le chien le rassure par ses caresses, et, dans tous les cas, il retourne précipitamment vers les religieux qu'il attire par ses aboiements jusqu'à l'endroit où gît le corps de l'infortuné. On le retire du précipice, et, si l'on parvient à le rappeler à la vie, il est transporté à l'hôpital, où il est soigné et nourri gratuitement jusqu'à ce qu'il se trouve en état de continuer sa route.

En 1824, parmi les chiens du mont Saint-Bernard, il en était un qui l'emportait de beaucoup sur ses compagnons; aussi les autres chiens, semblant rendre hommage à sa supériorité, lui obéissaient-ils comme ils obéissaient à la voix de leurs maîtres.

Si vous avez quelquefois examiné attentivement un essaim d'abeilles, vous avez dû remarquer que ces mouches intelligentes sont toujours guidées dans leurs excursions par l'une d'elles qu'elles suivent fidèlement à une certaine distance. C'est la reine des abeilles qui conduit ainsi ses sujettes où elle le juge; car une ruche est un petit gouvernement qui a ses lois, ses usages, ses coutumes, où une seule volonté règne despotiquement, sans qu'il y ait jamais la moindre émeute, la moindre révolte. Eh bien ! le chien dont je vous parle, et que l'on avait surnommé *Diamant*, à cause de ses qualités merveilleuses, était pour les autres chiens de l'hospice ce que la reine des abeilles est pour les habitants d'une ruche; par le seul ascendant de son instinct, il s'était fait le roi de ses compagnons, et, d'un signe de la tête, il les distribuait sur tel ou tel point, sans que les bons animaux songeassent jamais à se soustraire à cette singulière autorité. Diamant avait deux manières d'aboyer : l'une pour avertir les religieux qu'il avait besoin de leur secours, l'autre pour faire revenir sa troupe des différentes directions où il l'avait envoyée. Se confiant avec raison à la haute intelligence de Diamant, les religieux n'avaient pas besoin de s'occuper de leurs chiens; ils savaient que, sous les ordres de leur chef, ils ne se permettraient jamais le moindre écart et ne négligeraient pas une minute la surveillance dont ils étaient chargés.

Un soir, le ciel était sombre et chargé de nuages; les aboiements prolongés de Diamant avertissaient les religieux que des infortunés ensevelis sous la neige réclamaient de prompts secours. Plusieurs d'entre eux, guidés par le chien et armés de lanternes, marchèrent aussi vite que les mauvais chemins peuvent le leur permettre, et, arrivés à quatre cents pas environ de l'hospice, ils découvrent, enfoncés dans la neige, un homme et une femme privés de sentiment. Ils espèrent, grâce aux cordiaux dont il s'étaient munis, rappeler la vie chez ces infortunés; mais voyant que tous leurs efforts sont inutiles, et que l'intensité du froid ne peut au contraire qu'aggraver le misérable état des voyageurs, ils se décident à les transporter à l'hospice où la chaleur d'un bon lit rappellera sans doute chez eux la circulation du sang.

Pendant qu'on se met en marche, Diamant fait tous ses efforts pour retenir les religieux; déjà pendant qu'on prodiguait des soins aux deux voyageurs, il n'avait fait que japper après ceux qui ne faisaient d'autre office que celui de spectateur; mais on n'avait pas fait attention à son manège, et, à présent encore, on se dirige vers l'hospice sans tenir compte des avertissements du chien.

Diamant avait-il donc encore découvert une nouvelle victime ? Non; et les religieux eux-mêmes avaient bien examiné partout sans rien apercevoir. Mais je ne sais quoi disait à Diamant qu'il y avait encore un être souffrant dans la neige. Ce n'était pas l'odorat; le froid devait nécessairement empêcher l'action de ce sens; qu'était-ce donc ?

La femme qu'on avait trouvée près du voyageur portait le costume de bonne d'enfant; de la poche de son tablier sortait à moitié une de ces petites bouteilles recouvertes d'osier telles qu'on en emportait pour vous donner à boire dans vos promenades lorsque vous aviez deux ou trois ans. Le chien avait-il conclu de la bonne et de la bouteille qu'il devait nécessairement y avoir un enfant ? Ce serait fort extraordinaire et je n'oserais en répondre; mais toujours est-il que Diamant ne voulait pas s'éloigner, parce que il soupçonnait une nouvelle victime, et il ne se trompait pas.

Lorsque le voyageur et la bonne avaient été sur-

pris par le froid, ils avaient longtemps cherché à lutter contre le malheur qu'ils entrevoyaient; mais enfin ils étaient tombés, et la bonne, ayant perdu ses forces, avait lâché son enfant. Mais même après cela, elle avait essayé de sortir du gouffre de neige où elle voyait venir la mort. Aidée de son maître qu'elle aidait à son tour, elle avait fait ainsi que lui une cinquantaine de pas en se traînant sur les genoux, et voilà ce qui explique comment le pauvre enfant n'avait pas été trouvé avec sa bonne et son père.

Diamant, voyant que les religieux sont tous occupés des deux voyageurs et qu'on ne veut pas l'écouter, s'élance seul à la recherche de la faible créature, et il ne tarde pas à l'apercevoir couchée sur la neige et déjà raidie par le froid. Aussitôt il se couche le plus près qu'il peut de l'enfant qui avait à peine trois ans, et, à l'aide de ses pattes, il parvient à l'attirer sur son ventre; alors il l'enveloppe le mieux possible de ses quatre pattes et de sa large queue, puis il se met à le lécher sur toutes les parties du corps, et cela pendant un temps infini, jusqu'à ce qu'enfin il s'aperçoive que l'enfant fait quelques mouvements. Le chien redouble alors de soins et d'empressements, et quand il a bien fait revenir l'enfant, qu'il lui suppose assez de force pour exécuter son projet, il le remet à terre, se couche sur le ventre, se fait le plus petit qu'il peut, et, par ses mouvements et sa pantomime, il invite l'enfant à monter sur son dos. Celui-ci en vient à bout, il se met à califourchon sur Diamant, de ses deux petits bras il entoure le cou de l'excellent animal, qui transporte ainsi son précieux fardeau jusqu'à l'hospice, et y arrive au moment même où le voyageur, qui venait de reprendre ses sens, pleurait sur le sort de son enfant qu'il n'espérait plus revoir.

Vous pouvez juger si Diamant fut choyé, fêté, baisé ! Et le bon animal recevait toutes ces félicitations, toutes ces marques de gratitude, avec une modestie qui double son action. Ce qu'il avait fait là était si naturel pour lui ! n'était-ce pas son état, sa mission, d'arracher des malheureux à la mort ? Eh bien ! il avait fait son état, il avait obéi à sa mission; on ne lui devait rien pour cela. Voilà ce que semblaient dire ses yeux attachés avec tendresse sur l'enfant qui jouait avec ses longues oreilles.

(Le Voleur.)

Proutso pareint.

N'est pas lo tot dè sè derè d'apareint quand on crai avai oquie à preindre dè caugnon, faut qu'on sai lo pe proutso et que y'ein aussé pas ion su quoui vo ne comptavés pas que vigné sè presentà et vo nixà l'hiretadzò.

Se vo z'ài on oncllio àobin 'na tanta que sè font vilho et que n'aussant min d'infants, se vo z'itès lo névão, n'ia pas, s'agit dè bin cajolà clliao vilho, lào teni lè pi à tsaud et lào fèrè totès lào fantasi; ne faut pas manquà non pllie dè lào bailli dè bounan oquie que lào fassé plliési : on motchào dè lanna àobin 'na fanchon à la tanta et à l'oncllio, cauquies paquies dè Grièchebaque, àobin oquie d'autro; dinse, vo z'itès su d'avai lo magot et lè germain, lè rémoà dè germain et ti lè z'autro que lào pareintà vint dza du qu'Adam et Eve medzivant la pomme renette dein lo courti poivont allà sè grattà po l'hiretadzò.

Mà, se vo z'itès on crouie soudzet, que sè conduisai mau et que ne fassé què d'ai misères et d'ai cavies, vo z'arai bô ètre lo pe proutso, lo bin que dèvetrai vo reveni vo froulèrè dèvant lo naz, kà lè vilho sè deront : l'est on pandoure que va medzi ein 'na senanna tot cein que n'ein, et bin n'arà rein ! Et l'ont astout fè d'allà crià lo notéro po testà po d'ai z'autro pareints que ne lào sont petètrè rein et quoui sà ! po tot bailli à la tièce d'ai pourro dè la coumouna àobin à grand hèpetau dè Lözena.

N'ia pas, faut bin sè veilli po d'ai z'affèrès dinse et tsouyi surtot dè ne pas eingrindzi lo vilho; mà, se n'ont min fè dè testameint, s'agit d'être lo pe proutso et ia proutso, et proutzo coumeint vo z'allà vaire :

Bocat on z'a fenna, la Marianne, demàoràvant tsi l'oncllio Toïnon, on bon vilho, qu'avai onco oquie, kà, hormi la baraquia, l'avai cauquies dèpou pè lè banques, Cè vilho, que n'a-